Les enfants

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 1

PDF erstellt am: **05.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-182682

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

poussière les documents déposés dans les souterrains du Palais fédéral.

Histoire d'une pendule.

Un amateur d'antiquité s'arrête l'autre jour devant la vitrine d'un horloger de Lausanne, où une ancienne pendule, style Louis XIV, attire sa curiosité. Il entre bientôt dans la boutique et demande le prix.

— Cette pendule n'est pas à vendre, Monsieur; elle est la propriété d'un officier prussien qui s'est fixé dernièrement dans cette ville et me l'a donnée en réparation.

— Croyez-vous qu'il la vendrait?

— Je l'ignore.

L'amateur se retira, mais ne s'en tint pas là; il fit mille démarches dans le but d'arriver en possession de l'objet convoité, et il résulte de ses informations:

1° Que la pendule, fabriquée à Lausanne et portant la marque d'un nommé Golay, avait été volée par un Bernois, en 1536, lors de la conquête du Pays de Vaud.

2° Que ce Bernois en avait été dépouillé à son tour par un soldat français, en 1798, lors de la Révolution helvétique et de l'intervention de Bonaparte dans les affaires de la Suisse.

3° Qu'enfin un Prussien, la trouvant de son goût, avait cru devoir la faire traverser le Rhin après la chute de Napoléon III.

Cet objet passa sans doute dans de nombreuses mains encore avant de revenir aux lieux qui l'ont vu naître.

Les enfants.

Tandis que l'âge mûr voit venir la fin de l'année avec une certaine tristesse, vu les réflexions et les souvenirs qu'il éveille dans notre âme, l'enfance, au contraire, attend ce moment avec une impatiente joie. Le nouvel an n'est pour lui que l'époque des cadeaux, des jouets et des bonbons... Et comme les parents se prêtent facilement à ces petits bonheurs, à ces douces surprises qui tiennent en éveil les jeunes membres de la famille, pendant les trois quarts de la nuit qui précède le 1er janvier!

Qu'ils soient bons ou méchants, charmants ou détestables, anges ou démons, nous ne savons résister aux câlineries de ces petits séducteurs, et, le matin de l'an, nous étalons à leurs yeux, avec un plaisir égal à celui qu'ils ont à les recevoir, toutes les étrennes, toutes les fantaisies préparées par notre tendresse depuis plusieurs semaines.

Nous n'envisageons chez l'enfant que l'aspect poétique, les têtes blondes, les cheveux bouclés, les regards brillants, les lèvres roses et souriantes, les propos mêlés de malice, d'esprit et de naïveté. En effet, que de muses ces moutards n'ont-ils pas inspirées! Quoi de plus tendre, de plus naïf et de plus gracieux que ces vers adressés par Clotilde de Surville à son premier-né:

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que tá bouche a pressé!
Dors, petiot; cloz, amy, sur le seyn de ta mère,
Ton doux œillet par le somme oppressé! etc.

Les plus beaux vers de Victor Hugo, nous ne craignons pas de le dire, sont peut-être ceux que lui ont inspiré les enfants.

Venez autour de moi; riez, chantez, courez,
Votre œil me jettera quelques rayons dorés,
Votre voix charmera mes heures.
C'est la seule en ce monde, où rien ne nous sourit,
Qui vienne du dehors, sans troubler dans l'esprit
Le chœur des voix intérieures.

—

Moi, quelque soit le monde et l'homme, et l'avenir,
Soit qu'il faille oublier ou se ressouvenir,
Que Dieu m'afflige ou me console,
Je ne veux habiter la cité des vivants
Que dans une maison qu'une rumeur d'enfants
Fasse toujours vivante et folle.

. . . . . .

Un autre poète, amis des enfants, dit dans de charmants vers:

Espoir naissant de ta famille,
Tu fais son destin d'un souris;
Que sur ton front la gaîté brille
Tous les fronts sont épanouis.

. . . . . .

Heureux enfant! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur
Ah! garde bien toute la vie
La paix qui règne dans ton cœur.

. . . . . .

« Le langage des enfants, dit Mme Dora d'Istria, est une musique qui charme l'oreille. On cherche à pénétrer, à travers leurs pensées confuses, l'esprit supérieur qui les animera un jour. On les croit doués de vertus qui vont bientôt éclore sous nos yeux. »

A l'appui de sentiments d'admiration exprimés ici par Mme Dora d'Istria, qu'on nous permette de donner ci-après un échantillon de ce langage des enfants, de « cette musique qui charme l'oreille. »

—

La famille H... avait l'autre jour à dîner un des instituteurs du Collége.

On parlait des leçons, des progrès des élèves, etc., quand le petit Antoine, interrompant tout à coup, s'écria:

— N'est-ce pas, Monsieur, qu'il ne faut pas mettre un *h* à omelette?

— Non, mon ami.

— Eh ben! tu vois, maman, ajouta l'enfant.

* * *

On parlait chez mon voisin d'un Monsieur dont l'avarice dépassait toutes les bornes.

— Il couperait un centime en quatre, disait le père.

Son petit garçon, que cette dernière phrase avait frappé, se promenait le lendemain avec son père, sur Montbenon, où ils rencontrèrent l'avare en question. L'histoire du centime ne tarde pas à revenir à l'esprit du petit garçon, qui s'empresse de poser cette question:

— Est-ce que c'est vrai, m'sieu, que vous couperiez un centime en quatre?... Comment donc que tu peux faire?

* * *

Un trait de logique :

— Maman, pourquoi dit-on que le masculin s'accorde toujours avec le féminin?... Papa et toi, vous êtes toujours à vous disputer...

* * *

— Petite chérie, disait l'autre jour un bon vieux papa à une blonde fillette, j'ai apporté du bonbon pour vous, mais je vous le donnerai quand je m'en irai.

— Et bien, Monsieur, donne-le-moi tout de suite, et puis va-t'en.

* * *

Un gamin annonçant par la porte entr'ouverte :

— Maman, c'est M'sieu..... tu sais?... ce m'sieu qui a ce nez...

* * *

Une autre marque d'attention d'un enfant chéri :

— N'est-ce pas, maman, que c'est bien vilain de dire : « Vous m'embêtez? » Eh bien, ma bonne a dit tout à l'heure à papa : « Vous m'embêtez... ah! mais oui!... »

* * *

Une dame se plaignait, en compagnie, qu'elle commençait à perdre ses cheveux.

— Mais non, maman, s'écria sa petite fille, âgée de dix ans, tu les as tous mis, hier soir, dans ton tiroir.

* * *

— Savez-vous, ma chère, disait l'autre jour, avec force câlineries, Mme F., à une de ses amies, que c'est mal à vous d'être restée si longtemps éloignée de Lausanne, sans nous donner un signe de vie?

— C'est un reproche mal fondé, répond l'amie, je vous ai écrit, j'ai même été fort étonnée de voir ma lettre sans réponse.

— Est-ce possible! reprit Mme F., manifestant autant de chagrin que de surprise, la poste n'en fait jamais d'autres.

— Mais si, maman, interrompit le fils de la maison, jeune bambin étranger aux mystères de la comédie sociale, j'étais là quand tu l'as lue, la lettre de Mme ...., même que tu as dit que ça ne valait pas le port...

* * *

Un enfant s'était obstiné toute la matinée à ne pas vouloir dire *a*, la première lettre de son alphabet, et on l'avait fouetté pour son obstination.

Un ami de la maison trouve l'enfant tout en pleurs; il l'appelle, le prend sur ses genoux, et lui dit :

— Mon petit ami, pourquoi n'avez-vous pas voulu dire *a*? cela n'est pas bien difficile.

L'enfant pleure et ne répond pas. On insiste... même silence. On le presse tant, qu'il répond, enfin, d'un ton chagrin :

— C'est que je n'aurais pas plus tôt dit *a*, qu'on voudrait me faire dire *b*.

* * *

Ce dernier trait, ainsi que tant d'autres du même genre, que nous pourrions citer, font facilement comprendre comment un poète a pu dire :

Les enfants sont ce que nous sommes,
Ils ont nos goûts, nos sentiments ;
Les enfants sont de petits hommes,
Et les hommes de grands enfants.

Si le vin nouveau cause quelques désastres, il donne lieu à quelques jolis traits d'esprit, témoin le suivant :

Un ouvrier tailleur vaincu par le phylloxera était appuyé, lundi soir, contre la balustrade du Grand-Pont, faisant des efforts impuissants pour gagner son domicile.

— Eh ben, l'ami, lui dit un camarade en goguette, qui passait en ce moment, ça ne va donc pas?

— Peuh! répond l'autre, c'est une malheureuse chopine de vin nouveau qui m'a ainsi.....

— Une chopine! s'écrie l'interlocuteur avec admiration; une chopine!... Donne-moi donc l'adresse du marchand de vin qui vend des chopines comme ça.

Vrai ou faux, le mot suivant, qu'on vient de nous citer, nous paraît assez heureusement trouvé pour être rapporté :

M. Courbet était il y a quelques jours chez un de nos peintres de Lausanne. La conversation tombe sur l'*Hercule aux pieds d'Omphale*, de Gleyre.

— Beau tableau, dit Courbet, très beau tableau; mais il y a dans la perspective je ne sais quoi qui ne me revient pas..... le fond est manqué; il y a trop de colonnes....

— Dis donc, papa, dit un des enfants du peintre lausannois, jeune espiègle de douze ans, ce monsieur veut donc renverser toutes les colonnes ?

Charades

Dont nous donnerons l'explication dans notre prochain numéro.

L'avare a soin de cacher mon premier;
La femme a soin de cacher mon dernier;
Chacun se cache en voyant mon entier,
Qui plus encore est l'effroi du fermier.

* * *

Quand mon premier est mon dernier
Il a le goût de mon entier.

* * *

Quand vous avez pour danseuse
Une aimable débardeuse,
Aussi belle que mon dernier,
Quelle position piteuse
Si vous manquez de mon premier!
Combien, aux yeux de votre belle,
Vous auriez l'air d'un grippe-sou,
Si pour rafraîchir la donzelle
Vous alliez n'offrir que mon tout.

L. Monnet.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.